

L'homme et la vache dans l'esthétique des Peuls Wodaabe

Mahalia Lassibille

Lors de mes recherches au Niger en 1994, 1996 et 1997 pour étudier les danses des Wodaabe, pasteurs nomades d'origine peule, j'ai été frappée, comme beaucoup d'observateurs, par leur attachement aux zébus qu'ils élèvent. Le partage de leur vie quotidienne pendant quelques mois dans différentes régions (Dakoro, Abalak...), mais aussi les entretiens menés avec ceux qui, ayant perdu leur troupeau, se trouvaient sédentarisés à Niamey, m'ont permis de mieux cerner la relation particulière qu'ils entretiennent avec cet animal auquel ils sont tout particulièrement attachés.

L'alliance entre les Wodaabe et les zébus *bororooji* est telle qu'on nomme plus communément cette ethnie «Peuls Bororos». Cette identification est révélatrice de la place essentielle de la vache chez eux : «Pour nous, le troupeau, c'est notre seule force et notre seule richesse. Sans troupeau, un Bodaado¹ est un misérable, c'est comme un mort. Nous vivons pour le troupeau. Nous vivons par le troupeau. C'est par un taureau égorgé qu'un nom nous est imposé. Il faut égorger trois taureaux pour nous marier. Ce sont encore des bêtes que nous donnons au père de notre femme, pour qu'il laisse sa fille habiter chez nous. Ce sont des bêtes que nous laissons en héritage à notre femme et à nos enfants. Ce sont des vaches encore que nous prêtons les uns les autres, selon notre tradition» (Maliki 1984 : 57).

Nous étudierons plus en détail cette relation, qui va au-delà d'un rapport matériel et économique, en montrant l'importance que la

¹ Singulier de Wodaabe.

notion d'esthétique y occupe. Ceci nous permettra de comprendre en quoi cette dimension, trop souvent oubliée, associe elle aussi et de façon fondamentale et profonde, l'homme et l'animal et de réfléchir aux raisons de l'importance de l'esthétique pour cette ethnie.

De l'alliance entre l'homme et la vache

L'alliance des Wodaabe avec les zébus *bororooji* qu'ils élèvent est constamment mise en valeur à tel point qu'il n'y a pas de description de cette ethnie sans l'évocation de cet animal aux hautes cornes en lyre. Il est la « valeur en soi » qui satisfait les besoins des Wodaabe tant physiques que sociaux. Il fournit le lait, aliment indispensable pour ces pasteurs. Il permet des échanges commerciaux sur les marchés, par la vente de l'animal lui-même ou des produits laitiers supplémentaires, et finance principalement l'achat de mil qui complète l'alimentation des Peuls nomades, surtout en saison sèche lorsque la production laitière décline. Il est la base des relations sociales au sein de l'ethnie : prêt de vache dit *habbaanae* par lequel un Bodaado prête à un ami ou une personne en difficulté une génisse pendant plusieurs années pour l'aider à reconstituer son troupeau, lien social fondamental ; sans le sacrifice de bovin, pas d'imposition du nom, pas de mariage possible... La vache est présente à tous les moments importants de la vie des Wodaabe qui disent : « La grandeur et la gloire de tout Bodaado est la vache : sa force, sa vie... Le troupeau, c'est la vie, c'est la nourriture. Le troupeau, c'est la force, la seule sécurité. Le troupeau, c'est le prestige, l'estime des autres. C'est la gloire. Alors que le manque de troupeau, c'est la moquerie, la honte » (Maliki 1984 : 50). « La vache, c'est le bonheur. Parce qu'elle donne, nourrit et produit. Elle signifie pour nous l'accroissement, l'augmentation » (*ibid.*, p. 52). « Tout Bodaado vit en fonction du troupeau : c'est là sa seule richesse » (*ibid.*, p. 65).

D'où la valorisation du métier de pasteur qui tend à être quasi exclusif. Les Wodaabe ignorent les autres activités comme l'artisanat, les méprisent même, et n'ont pour source de revenus que le troupeau, en

dehors de cas de nécessité extrême. « Nous, les Wodaaabe, nous ne pratiquons pas la culture des champs. Nous ne savons pas faire de commerce. Nous n'avons pas d'autre travail que l'élevage : c'est notre seul métier. Tout le reste à nos yeux, n'est que mensonge. En venant à la vie, nous n'avons trouvé que la vache » (*ibid.*, p. 48-49). « Pour nous, les Wodaaabe, la pratique de l'élevage est quelque chose de très grand, qui nous permet de constituer un peuple. Sans le bétail, il n'y a pas de communauté. En plus, on ne peut pas pratiquer l'élevage et rester tout seul à l'écart du groupe. L'élevage est comme un chemin, qu'il nous faut parcourir ensemble » (*ibid.*, p. 52).

Un chef bodaado explique ainsi : « Il n'y a pas de lieu où vit le Bodaado. Le Bodaado est toujours derrière les vaches » (Abala *in* Césaire 1974 : 80). Car si les Wodaaabe se déplacent sans cesse, ils sont toujours à un seul endroit, avec leur troupeau, à la fois physiquement mais aussi culturellement. Et cet attachement va bien au-delà d'une relation de nécessité. Le zébu n'est pas seulement un moyen de subsistance, il devient un « moyen d'existence » en constituant une référence identitaire.

Si les rôles remplis par la vache expliquent sa place essentielle dans la vie des Wodaaabe, ils n'éclairent qu'en partie l'attachement si fort, la relation si particulière qu'ils entretiennent avec cette race précise qu'est le zébu *bororoaji*. Nous pouvons nous risquer à parler, au-delà d'une complicité, d'une connivence nécessaire et inévitable entre l'homme et l'animal qu'impliquent une observation continue, des habitudes acquises tout au long du quotidien, une vie partagée et des existences interdépendantes, d'une véritable identification des Wodaaabe aux zébus *bororoaji*. Cet animal devient ce par quoi on les identifie et ce à quoi ils s'identifient eux-mêmes. Ils sont en effet les seuls à posséder cette espèce de zébus dont ils font un élevage quasi exclusif, ne diversifiant leurs troupeaux que pour des adaptations inéluctables. D'où le nom que les populations environnantes leur ont attribué, les Peuls Bororos.

Cette union est ainsi fondée dans une origine mythique commune. Prenons le récit d'un Bodaado comme exemple : « Il y avait deux orphelins, un garçon et sa sœur cadette. Ils habitaient au bord de l'eau et chaque soir ils allumaient du feu pour camper au bord du fleuve. Un jour une vache sortit de l'eau, puis le lendemain elle revint vers quatre heures du matin. Les orphelins allumèrent un feu un peu plus

loin de la rive. Alors un grand troupeau en sortit et s'approcha du feu. Ils essayèrent de traire tandis que les veaux tétaièrent et ils y réussirent. Vers quatre heures du matin, les vaches retournèrent vers l'eau. Le troisième jour, ils allumèrent le feu plus loin. Les vaches sortirent encore de l'eau et vinrent autour du feu. Ils traient lorsque les veaux eurent tété. Puis le matin ils emmenèrent le troupeau avec eux. Le frère aîné s'appelait Fu, mais le nom de sa sœur est inconnu. Le frère et la sœur se marièrent ensemble et ils eurent deux enfants, le premier fils fut l'ancêtre des Peuls, le second celui des Bororos... Quand ils furent grands, leur père leur dit de choisir dans son troupeau les bêtes qu'ils préféraient. Le cadet choisit les vaches à grandes cornes, c'est pourquoi les Bororos ont aujourd'hui des vaches à longues cornes, et l'aîné, l'ancêtre des Peuls, prit les vaches aux cornes courtes » (Dupire 1962 : 29-30).

Cette identification au zébu *bororoogi* existe au niveau de l'ethnie mais aussi au niveau individuel. Elle devient alors plus quotidienne, plus concrète. Ainsi dans les chants, le berger est appelé par le nom de sa génisse préférée, allusion qui permet une reconnaissance précise. « Penser au jeune berger, c'est évoquer les plus beaux produits de son troupeau » (*ibid.*, p. 16).

Une union dans l'esthétique

Pourquoi cet attachement si fort des Wodaabe à la race *bororoogi* qu'il est parfois jugé anti-économique ? Ces pasteurs répondent unanimement : « Seules les vaches *bororoogi* sont belles à nos yeux ». Non pas que seule la beauté explique cet attachement, ce qui serait excessif, mais elle y occupe néanmoins une part essentielle. Car l'esthétique est une valeur sociale fondamentale pour les Peuls nomades, une préoccupation constante dans tous les aspects de leur vie.

Les zébus *bororoogi* rassemblent, incarnent en effet les critères esthétiques que les Wodaabe valorisent tant sur le plan physique (robe rouge, cornes en lyre) que pour ses qualités telles que son sens de l'orientation, son caractère fier et rebelle, sa fidélité. Ainsi ces pasteurs ont tenté de lui conserver sa morphologie, sa robe à laquelle ils portent une attention particulière, puisqu'il y a des robes bénéfiques et malé-

fiques, mais aussi son caractère. Ils sont fiers de posséder les représentants d'une « race antique ». Car, s'ils pratiquent, en « pasteurs intelligents » des croisements avec d'autres races comme la vache *azawak*, meilleure laitière et reproductrice, qui vit plus longtemps, est plus apte au dressage et qui se contente de moins bons pâturages, les Wodaabe méprisent ces animaux aux mœurs sédentaires, au cornage peu développé, qui manquent de sens de l'orientation et de sauvagerie, contrairement au zébu *bororooji*.

En effet, les Wodaabe expliquent : « Une belle vache, c'est une vache rouge, grasse, avec de grosses et grandes cornes, de grandes oreilles et une peau très lisse. Pour les Wodaabe, ce sont les *bororooji* qui sont les meilleures à cause de leur fidélité. Ce ne sont pas des vaches faciles à voler. Elles sont très fidèles à leur propriétaire. » Un Bodaado ajoute : le zébu *bororooji* « ne quitte jamais son campement et même s'il fait vingt kilomètres, il revient toujours à son campement. Alors que l'autre race de vaches, celle des Peuls, qui ne sont pas des *bororooji*, ce sont des vaches qui ne quittent pas tellement le campement et qui ne reviennent pas. Nous n'aimons pas ce genre de vaches. On ne peut pas voler un taureau *bororooji*. Même si on le perd sur des kilomètres, on peut espérer le retour de ce taureau » (notes de terrain, 1997). Le zébu *bororooji* présente donc de grandes qualités d'adaptation à la brousse. Et s'il est difficile à dresser, cette espèce semi sauvage a donc un caractère digne que les Wodaabe apprécient.

Les femmes aussi évoquent la beauté de cette race : « En dehors d'un homme ou d'une femme, ce qui peut être beau, c'est une vache. Une belle vache, c'est comme les nôtres, avec de grosses cornes, de bonne race, qui ont du lait » (notes de terrain, 1997). Cette dernière citation donne un éclairage nouveau. En effet, pour parler d'esthétique, les Wodaabe n'évoquent pas la beauté de façon abstraite, globale, mais utilisent immédiatement un exemple concret. Le premier cité est la beauté de l'homme et de la femme. Puis vient la vache. Cette association dans l'esthétique renforce l'idée d'alliance entre le Bodaado et le zébu selon une approche plus symbolique. Dissociés dans les esprits des Wodaabe, puisqu'ils appartiennent à des genres différents (humain : genre *O/Be* ; vache : genre *Ge/Di*), ils rentrent pourtant, même si cela semble étonnant, dans les mêmes catégories en ce qui concerne l'esthétique : le même vocabulaire est utilisé (*woodgo*), les mêmes expressions qui correspondent aux mêmes

familles de concepts, à des jugements et critères identiques. Quels sont-ils ?

Tout d'abord, il existe des critères communs sur le plan physique. Même si, bien sûr, comparer physiquement un homme et une vache est impossible, il y a pourtant des éléments généraux qui se rejoignent. Pour les zébus, la face et l'encolure doivent être élancées et minces, les membres longs, ce qui leur donne une grande agilité. Un taureau étalon doit avoir une allure puissante avec une bosse très développée. De même, un homme beau a le corps mince, les attaches fines et les membres allongés. Ses traits doivent être fins. « L'homme, ce qui nous fait le célébrer comme beau, disent les Wodaabe, c'est quand son corps est beau, qu'il est jeune car alors il est fort » (Abala *in* Césaire 1974 : 140), quand « il est rassasié de lait, de paix, il est en bonne santé et il a la plénitude de ses forces » (*ibid.*, p. 26).

Il existe aussi des critères communs concernant certains traits de caractère : pour ces pasteurs, le zébu *bororooji* est beau car c'est un animal fier, difficile à dresser et qui ne se soumet pas, comme le Bodaado. Ainsi M. Dupire écrit : «... les plus purement nomades parmi les Peuls, les plus sauvages parmi les zébus nous apparaissent déjà liés par des accords morphologiques, résultat d'une adaptation peut-être millénaire de l'homme et de l'animal à un milieu physique inexorable » (1962 : 20).

Un moment essentiel où les Wodaabe célèbrent la beauté, l'élection lors de la danse *geerewol* du plus beau danseur par une jeune fille, en est la plus flagrante illustration. On dit à la jeune électrice : « Va choisir le taureau », car le danseur élu est appelé « taureau-étalon ». Un Bodaado nous a expliqué : « On compare l'élu à un taureau car c'est une image. Quand, parmi les vaches, un taureau se fait remarquer par sa beauté, on dit « Voilà un taureau ! » C'est la même chose parmi les hommes. Si c'est le plus beau qu'on a choisi, on dit que c'est un taureau » (notes de terrain, 1997). Cette appellation montre combien la beauté de l'homme et celle du taureau sont associées. Ainsi peut-être n'est-ce pas un hasard si pour la *geerewol*, le danseur utilise pour son maquillage non pas de l'eau comme pour les autres danses, mais du beurre, produit de la vache, non pas une poudre ocre mais une poudre rouge comme la robe des zébus *bororooji*. Adéquation profonde et symbolique du danseur et du taureau dans l'élément le plus essentiel de leur vie, la danse, particulièrement cette danse qu'ils

placent au-dessus de toutes, la *geerewol*. Elle met en jeu la beauté et au-delà la continuité du groupe, continuité « physique » par les mariages qu'elle implique, continuité de l'identité par les valeurs qu'elle incarne et affirme.

Enfin un dernier élément commun concerne l'idée de race, de « bonne race ». Cette notion semble évidente pour les espèces animales. Les Wodaabe expliquent : « Une vache, par exemple, tu dois lui amener un beau taureau pour avoir une belle race. La belle race, c'est la *bororooji* » (notes de terrain, 1997). C'est pourquoi ils cherchent à la conserver par une sélection orientée, par un choix attentif du taureau-étalon, qui va se porter généralement sur un *bororooji*, pour assurer la continuité de l'espèce. Or cette même notion de race est utilisée à propos de la beauté humaine. Les Peuls disent : « Un homme beau, c'est un homme de bonne descendance, de grande renommée. La beauté est liée aux traits physiques mais aussi aux qualités morales. On regarde d'abord la descendance de la personne, qui doit être bonne, une famille de bonne moralité... La beauté est très importante chez les Wodaabe mais elle ne se situe pas n'importe où. Il faut parmi les Wodaabe une race noble. Il y a des races nobles et des lignages qui ne sont pas nobles. Pour qu'un lignage ait une grande renommée, il doit passer par le concours de beauté qu'est la *geerewol*. L'homme choisi donne à son lignage qui a ainsi remporté la victoire, une grande renommée » (notes de terrain, 1997).

Ces citations révèlent la place essentielle de la beauté pour cette ethnie à tel point que, comme le rapporte M. Dupire, un pasteur peut garder une vache improductive si elle est belle car elle porte bonheur au troupeau, ce qui nous a été confirmé lors de nos recherches de terrain. À l'opposé la laideur est rejetée, censée porter un malheur contagieux : « Cette vache est laide. Elle n'existe pas. Elle n'a pas d'existence parmi les vaches, elle n'a rien de beau et ne mérite pas de suivre les vaches » (Abala in Césaire 1974 : 150).

« Quand elle naît et qu'elle n'a pas un beau pelage, nous la retirons car si nous ne la retirons pas, toutes les vaches seront mauvaises, ce qui les engloutira » (*ibid.*, p. 240). Ce chef bodaado ajoute : « Tout ce qui n'est pas beau nous déplaît et nous fend le cœur, nous ne pouvons nous empêcher d'en rire en disant : « Oh Dieu, qu'il est laid ! » (*ibid.*, p. 148). « Il n'y a rien d'inférieur à la laideur » (*ibid.*, p. 72).

Mais pourquoi l'esthétique est-elle à ce point primordiale pour cette ethnie ? Que révèlent ces critères de beauté communs entre l'homme et la vache ? Que mettent-ils en jeu, qu'ont-ils de si important pour leur être commun ?

La beauté : un enjeu de pérennité

Cette valorisation de l'esthétique est peut-être à comprendre comme aspiration à une éternité. La beauté chez les Wodaabe, autant pour les hommes que pour les zébus, c'est la jeunesse c'est-à-dire à la fois la beauté physique, la force et la santé. « L'homme, ce qui nous fait le célébrer comme beau, c'est quand il a bu à sa soif... et qu'il est jeune car alors il est fort; la beauté s'arrête avec la jeunesse » (*ibid.*, p. 140). De même « la vache de trois ans est la plus belle » (*ibid.*, p. 26) Ce point qui peut paraître évident a pourtant une signification plus profonde : la fécondité. En effet, un être beau est en âge de procréer : « Rien n'est plus beau qu'une jeune fille de seize ans, qu'un jeune homme de dix-sept ans... qu'une génisse de trois ans accomplis... La troisième des belles choses : des vaches à la robe rouge, rassasiées d'herbe avec, parmi elles, un taureau étalon, toutes ayant de jeunes veaux... pendant que ta femme est présente, celle que tu aimes et qui se trouve allongée sur le lit, c'est cela qui est beau » (*ibid.*, p. 22). À ce propos riche en symboles de fertilité, nous pouvons ajouter que pour les Wodaabe, une femme est belle « quand elle a une jeune grossesse » (*ibid.*, p. 30) et une vache « lorsqu'elle porte son veau... C'est alors qu'elle a le plus de beauté, à quelques mois de la naissance de son petit » (*ibid.*, p. 28).

Or l'enjeu de la fécondité, c'est bien la permanence du groupe. Homme et animal sont ainsi, par le biais de l'esthétique, dans la plus puissante des alliances, celle qui a pour but la survie du groupe, celle qui a pour symbolique l'aspiration à une éternité. Prospérité du bétail et fécondité humaine sont inséparables à la fois sur un plan matériel, l'existence des hommes et des vaches étant interdépendante, et sur un plan plus symbolique comme le révèlent certains rites pratiqués par les Wodaabe. La vache est un réceptacle de forces, une source de fécondité que ces pasteurs essaient de capter par des sacrifices effec-

tués lors de toutes les cérémonies importantes de la vie : imposition du nom, mariage, rite funéraire, investiture des chefs, fêtes de saison des pluies...

Chaque fois que l'homme franchit une étape de la vie, il a besoin de la force fécondante de la vache. « Nous pensons que la vache a un pouvoir fécondant, nous ne la sacrifions pas pour rien » (Labatut 1978 : 77) disent-ils. Le sacrifice qui a lieu lors de la cérémonie d'imposition du nom appelée *indeeri* ou *umto*, est révélateur de cette thématique. «... La naissance sociale de l'enfant nécessite la participation du bétail et, par un choc de retour, cette consécration de l'acte humain de procréation acquiert la valeur d'un rite magique pour le troupeau, de force et de santé pour l'individu. Dans ce rituel auquel participent hommes et bêtes, les uns les autres se revivifient aux sources mêmes de la vie » (Dupire 1962 : 231).

La vache, source de lait, symbole de prospérité, de santé, de vie, est sacrifiée pour célébrer cette existence à venir, lui procurer la force dont elle aura besoin, et attirer sur elle tout ce qui constitue le bonheur pour les Wodaabe. C'est par ce sacrifice que le père acquiert tous ses droits sur l'enfant et affirme sa paternité sociale. De même, le pasteur va tenter de transmettre à son troupeau « la qualité de fécondité que contiennent tous les éléments relatifs à une naissance » (*ibid.*, p. 228). ainsi que l'illustre la pratique suivante : le septième jour après la naissance, une vieille femme rase la tête du bébé, l'arrose de lait et dépose ses cheveux dans unealebasse remplie de ce même liquide. Puis elle enterre le tout sous le parc à bétail pour la prospérité du troupeau. « Probablement faut-il voir dans le désir des Wodaabe à voir proliférer leurs troupeaux une des raisons pour lesquelles ils attachent tant d'importance à cette cérémonie » (*ibid.*, p. 231). Un autre exemple est révélateur de l'alliance nouveau-né et bétail : les Bororos Jafun de l'Adamawa baignent le bébé dans l'herbe trouvée dans la panse de l'animal tué et lui enduisent la tête de son sang. Cette identification entre homme et vache est telle que seules des parties précises de viande sont données à certains groupes sociaux selon une symbolique particulière et un principe de magie sympathique : « Les jeunes obtiennent le cou pour bien chanter, le ventre et les testicules pour être féconds; les hommes, le poitrail, symbole de force virile et la cuisse droite pour être d'infatigables marcheurs; les femmes, les

épaules pour augmenter la vigueur de leurs bras dans les travaux féminins...» (Labatut 1978 : 78).

Le sacrifice des « taureaux d'alliance » lors des cérémonies *ngaanyka*, célébrées à la saison des pluies par deux lignages wodaabe alors réunis, se place dans la même perspective. Après que ces lignages, hôte et invité, se soient « confrontés » pendant plusieurs jours à travers les danses des jeunes hommes, les danses *geerewol*, la cérémonie est clôturée par l'immolation d'un taureau offert par les hôtes, symbole de l'alliance des deux groupes. La viande est découpée en longueur en deux parties strictement identiques et partagée de façon strictement égale entre eux : les hôtes envoient la totalité du taureau sacrifié, reconstitué et paré, aux invités qui en renvoient la moitié. Chaque lignage doit alors effectuer « la montre du taureau » c'est-à-dire désigner correctement, sous le contrôle impitoyable du lignage adverse, les différentes parties de l'animal et les objets qui l'accompagnent, tous en lien avec le monde pastoral : louche, fouet à lait, calebasse, couteau, hache. Par cet exercice, il démontre qu'ils sont de « bons Wodaabe » et connaissent la culture traditionnelle. P. Paris écrit : « Le rituel de ce que nous appelons « les taureaux de l'alliance » apparaît bien une célébration incantatoire et symbolique pour la perpétuation d'une communauté humaine solidaire dans le partage d'un dessein bien établi et relativement simple : rester Peuls et pasteurs. C'est le renouvellement de ce vœu qui appelle et justifie l'immolation de ces taureaux de *ngaanyka* » (1997 : 94).

La valorisation de la beauté chez les Wodaabe et leur conception esthétique concernant les hommes et les bêtes, jeunesse, force, fécondité, est à comprendre dans une recherche de continuité « physique » par la reproduction des êtres, élément primordial qui dépend de la prospérité du bétail et des hommes, ce qu'ils tentent d'obtenir par divers rites. Or cette préoccupation est en rapport direct avec le quotidien des Wodaabe, leur mode de vie précaire où un troupeau rapidement et facilement perdu (épizooties, sécheresses...) est si difficile à reconstituer, contrairement à la vie d'un paysan qui peut espérer une bonne récolte l'année suivante. Leur vie est faite de soumission à la nature, de confrontation à la mort comme l'illustrent les propos de cette femme bodaado : « La mort seulement, c'est le vrai malheur... parce qu'après la mort, on ne peut plus rien faire. Contre la mort, il n'y a pas de remèdes. » « La vie vient, la vie s'en va... On ne peut pas y échapper » (Maliki 1984 : 25).

Pour les Wodaabe la vie est marquée par une précarité inévitable. « Quand tu éprouves un bonheur, même au milieu du bonheur, tu sais que cela ne va pas durer. Tu sais que le malheur viendra de nouveau. Le malheur suit le bonheur. Le bonheur suit le malheur. Après l'apaisement, la souffrance, et après la souffrance de nouveau l'apaisement. C'est comme la nuit après le jour ou la saison sèche après la saison des pluies » (*ibid.*, p. 24). « Le manque de bonheur, c'est la mort. Le manque de bonheur, c'est la maladie, la solitude sans enfants, la misère sans troupeau, le cœur noir et amer. » « Le bonheur, c'est toute forme d'accroissement » (*ibid.*, p. 30).

Si la continuité d'un peuple nécessite la reproduction des êtres, elle passe aussi par celle de son identité. Or chez les Peuls nomades, la beauté et la vache y ont une grande importance.

En effet, les Wodaabe mettent en avant, autant pour les hommes que pour les zébus *bororoji*, la notion de race qui a un rôle essentiel dans la constitution et le maintien de l'identité. Nous avons déjà évoqué l'importance de ce bovin dans la dimension identitaire des Wodaabe, ce qui explique leur volonté de conservation de la pureté de la race car, selon eux, « la belle race, c'est la *bororoji* ». Il en est de même pour les hommes : « Les Wodaabe sont caractérisés par la beauté. Si on vient dire à un Bodaado qu'il a un côté djerma ou haoussa ou touareg, on ne va jamais le considérer comme un Bodaado et au-delà, on ne peut pas le considérer comme beau parce qu'il n'est pas totalement bodaado. Si on est totalement bodaado, on est forcément caractérisé par la beauté. Il ne faut pas de métissage... Nous aimons la race pure. C'est rare de trouver un mariage entre un Bodaado et une autre ethnie. La beauté, c'est important. Nous voulons garder la pureté de notre race. Nous ne voulons pas des autres ethnies. La bonne race, c'est la noblesse, un sang sans mélange, un sang pur wodaabe » (notes de terrain 1997).

Ces pasteurs ont une grande conscience de leur originalité somatique et culturelle, mise en avant dans leur conception de la beauté et dans la valorisation de l'idée de race. Ils cherchent à conserver cette originalité par une endogamie prononcée et en tirent une grande fierté. Ils tentent par le biais de l'esthétique de répondre au rejet constant dont ils font l'objet de la part des populations voisines, d'affirmer leur particularisme, de préserver leur identité mais aussi de renforcer la cohésion et l'unité du groupe autour d'une valeur fédératrice et socia-

lement organisatrice, ce qui est essentiel pour des personnes séparées par la vie nomade. En effet cette conscience somatique participe à la constitution d'une conscience de groupe qui donne son sens à cette tribu nomade. Cet enjeu est d'autant plus profond pour un peuple dispersé, sans attache géographique ni représentant commun, en perpétuels et rapides changements.

Si la volonté de perpétuation est commune à tous les groupes humains, elle prend ici une dimension particulière par le biais de l'esthétique qui n'est pas, comme on le pense trop souvent, un phénomène superficiel mais la manifestation d'un enjeu fondamental, l'aspiration à une éternité. Éternité physique, fécondité. Éternité culturelle, identité.

Bibliographie

- BONFIGLIOLI, A.M., 1988 —
Duḍal. Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de Wodaabe du Niger. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme / Cambridge, Cambridge University Press.
- BRANDT H., 1956 —
Nomades du soleil. Lausanne, Clairefontaine, 149 pages (et film).
- CÉSAIRE I., 1974 —
Esthétique des Peuls nomades Wodaabe, thèse de doctorat, Paris-I.
- DUPIRE M., 1962 —
Peuls nomades, (étude descriptive des Wodaabe du Sahel Nigérien). Paris, Institut d'Ethnologie, 338 p.
- DUPIRE M., 1970 —
Organisation sociale des Peuls. Paris, Plon, 624 p.
- LABATUT R., 1974 —
Chants de vie et de beauté des Peuls nomades du Nord-Cameroun, Paris, Inalco, Association Langues et civilisations, 153 p.
- LABATUT R, 1978 —
Contribution à l'étude du comportement religieux des Wodaabe Dageeja du Nord-Cameroun, *Journal de la Société des africanistes*, t. 48, fasc. 2 : 63-92.
- MALIKI A. B., 1984 —
Bonheur et souffrance chez les Peuls nomades. Paris, Edicel, Conseil international de la langue française, 72 p.
- MALIKI A. B., 1988 —
Nomades Peuls, Paris, L'Harmattan, 72 p.
- PARIS P., 1997 —
Ga'i Ngaanyka ou les taureaux de l'Alliance (description d'un rituel inter lignager pratiqués par les Peuls Vodabés du Niger (1970-1994)), *Journal des Africanistes*, 67, fasc. 2 : 71-97.
- SEYDOU C., 1991 —
Bergers des mots, Paris, Classiques africains, 361 p.
- STENNING D. J., 1959 —
Savannah Nomads (a study of the Wodaabe pastoral Fulani of Western Bornu Province, Northern Region, Nigeria), London, Oxford University Press.